PIERRE SWIGGERS

LINGUISTIQUE ET DIALECTOLOGIE ROMANES: L'APPORT DE GEORGES MILLARDET

„Dans le vaste champ de la linguistique romane, les patois fournissent les éléments d'une herborisation instructive. La biologie du langage est sous la dépendance étroite de la dialectologie”.

(Millardet 1923, p. 102)

L'objectif de cette étude est d'analyser la discussion méthodologique qui a été engagée par Georges Millardet (1876–1953) à la suite des travaux de Jules Gilliéron[1] et de (certains de) ses élèves. Il s'agira surtout de mettre en relief l'apport critique et constructif que le romaniste et dialectologue de Montpellier a fourni dans son ouvrage fondamental, *Linguistique et dialectologie romanes*[2].

Lorsqu'il publia en 1923 cet ouvrage (paru presque simultanément en livraisons dans les tomes LXI et LXII de la RLaR, 1921–1924), Georges Millardet s'était déjà acquis une solide réputation de dialectologue. En 1910, il avait publié trois livres volumineux et fondateurs, tous consacrés aux dialectes landais (cf. Pop 1950, p. 322–327). Sa thèse principale est une étude de phonétique synchronique, consacrée à ce que l'auteur appelle „les phonèmes additionnels” (voyelles prothétiques, épenthétiques, sons de transition): *Études de dialectologie landaise. Le développement des phonèmes additionnels*, travail complété par un *Petit atlas linguistique d'une région des Landes*[3], dont le sous-titre est: *Contribution à la dialectologie gasconne*. Sa thèse complémentaire est un travail de philologie: il s'agit d'un *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, édition qui demeure une référence classique et qui sert à l'auteur pour dater certains phénomènes linguistiques. L'année avant, en 1909, Millardet s'était signalé comme spécialiste du domaine gascon par un excellent état de la question des études portant sur cette variété de l'occitan (Millardet 1909)[4].

---

[1] Sur l'importance de Gilliéron et sur la réception de ses idées par les linguistes de son époque, voir Swiggers 1996, 1998.

[2] Dans les histoires de la linguistique romane, Millardet est largement ignoré; une exception notable est l'ouvrage de Iorgu Iordan et John Orr (1937), où quelques pages lui sont consacrées (p. 203–205). Voir aussi Pop 1950, p. 322–327, 512–516. On pourra se reporter aussi aux nécrologies publiées dans la RLaR ([Anonyme] 1953) et dans « Le français moderne » (Dauzat 1953).

[3] 85 endroits; 800 questions; 68 000 réponses; 573 cartes.

[4] Sur la „trinité” philologie – méthode expérimentale – méthode géographique, cf. Millardet 1910a, p. 12–13.

DACOROMANIA, serie nouă, XIV, 2009, nr. 1, Cluj-Napoca, p. 11–24

Disciple d'Édouard Bourciez (1854–1946)[5] à l'Université de Bordeaux, Millardet s'était orienté vers les études occitanes (cf. aussi Millardet 1909–1910), tout en restant fidèle au comparatisme pan-roman qu'incarnait son maître (auquel il consacrera une nécrologie touchante; cf. RLaR, LXIX, 1940–1945, p. 309–315; nécrologie signée le 25 avril 1947) et en se munissant d'une excellente formation phonétique et philologique. En 1911, Millardet obtint un poste à l'Université de Montpellier, où il deviendra professeur et où il aura comme collègue Maurice Grammont (cf. *infra*). C'est à Montpellier qu'il passe la plus grande partie de sa carrière, et qu'il connaît une période relativement prolifique, offrant fidèlement le fruit de ses recherches à la „Revue des Langues romanes"[6]. En 1933, Millardet est nommé professeur à la Sorbonne, où il enseignera la linguistique romane jusqu'en 1947, l'année de sa retraite. Après une longue et douloureuse maladie, il meurt en 1953, à Paris. Pendant cette dernière période, Millardet a publié très peu; à part quelques comptes rendus, il faut mentionner sa nécrologie de É. Bourciez (cf. *supra*), l'article *Glanures de philologie hispanique* et l'article ***Quejar*** *et* ***echar*** *(deux menues remarques de chronologie sur le passage phonétique de* **ai** *à* **e** *en castillan)*[7]. Son enseignement était solide, bien appuyé sur des faits, et toujours provocateur[8]. Dans son enseignement, Millardet n'a cessé de défendre les principes qui sous-tendent son travail de 1923 et d'insister sur la nécessité d'une approche ouverte, multi-aspectuelle des données linguistiques, faisant fi des cloisons dressées entre certaines disciplines.

Notre analyse portera donc sur le gros volume, de 520 pages, publié en 1923; l'ouvrage comporte plus de 40 cartes, qui illustrent des faits dialectaux particuliers, surtout dans les Landes et dans les Ardennes (ces dernières cartes sont basées sur les travaux de Charles Bruneau[9], auxquels Millardet renvoie avec beaucoup de respect[10]). L'ouvrage est articulé en trois parties: *Aperçu général*; *Le problème phonétique*; *Les autres problèmes*. Chacune des trois parties comporte 5 chapitres:

---

[5] Dont Antoine Meillet fait l'éloge dans son compte rendu de Millardet (1910a, b, c); cf. BSLP, XVI, 1909–1910, p. CCCXXVII.

[6] Il publie sur l'occitan (Millardet 1914, 1918a, b et c), mène une polémique avec Joseph Anglade (Anglade, Millardet 1918, échange de lettres à la suite du compte rendu, par Millardet, de sept brochures de J. Anglade, dans RLaR, LX, p. 127–128), publie de nombreux comptes rendus dans le domaine gallo-roman, italo-roman, ibéro-roman et pan-roman (voir la liste dans RLaR, LXIV (1926), p. 63–65; les comptes rendus portent sur des études linguistiques, des travaux d'histoire littéraire et des éditions de texte), un article sur les articulations linguales en Sicilie (Millardet 1925), et un article sur le substrat commun aux parlers de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile (Millardet 1933). À côté de cela, il faut signaler un article sur la prononciation du suédois moderne (publié aussi comme brochure: Millardet 1912).

[7] Respectivement: Millardet 1940–1945, 1948, 1950.

[8] Je tiens cette information de trois regrettés romanistes qui ont suivi l'enseignement de Millardet à la Sorbonne: Henri Bonnard, Joe Larochette et Georges Straka.

[9] À savoir: *La limite des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne* (Paris, 1913) et *Étude phonétique des patois d'Ardenne* (Paris, 1913).

[10] Cf. Millardet 1923, p. 481: „L'étude de M. Bruneau sur les *Limites des dialectes wallon, champenois et lorrain en Ardenne* est, à tous égards, bien supérieure. Dans ce beau livre nourri à la

Aperçu général
Ch. I. *Les vieilles méthodes*
Ch. II. *La méthode géographique*
Ch. III. *Convergence des méthodes*
Ch. IV. *Rapports de la dialectologie et de la linguistique*
Ch. V. *Importance relative des différentes parties de la linguistique.*
Le problème phonétique
Ch. VI. *„Mirages phonétiques”*
Ch. VII. *Convergence des méthodes*
Ch. VIII. *Éléments de trouble: emprunts et „mots savants”*
Ch. IX. *Les „lois phonétiques”*
Ch. X. *Les lois phonétiques: „lois aveugles”*
Les autres problèmes
Ch. XI. *Le problème lexicologique et sémantique*
Ch. XII. *Le problème étymologique*
Ch. XIII. *Le problème morphologique*
Ch. XIV. *De la méthode en syntaxe*
Ch. XV. *Rapports de la linguistique romane et des sciences connexes*

Cette organisation très symétrique est pourtant trompeuse, car le lecteur de l'ouvrage se rend vite compte que le livre aurait gagné à être comprimé et réorganisé; certains développements sont trop longs; les répétitions ne manquent pas et la progression de l'argumentation aurait pu être beaucoup plus cohérente. D'autre part, l'auteur s'est laissé entraîner par son tempérament et son style (aux deux sens), et cela nous a valu de belles pages fleuries et des passages pleins d'ironie.

> „L'inexactitude des notations phonétiques de M. Edmont en ce qui concerne l'*ṅ* vélaire a eu des conséquences fâcheuses. Dans le chapitre des „mots en collision: *épi* et *épine*” (*Et. géog. ling*., 148), M. Gilliéron, observant pour *spina*, aux points 669, 679, etc., des formes „munies d'une palatale finale”, telles que *espink* [lisez en réalité *espiṅ*], voit dans ces formes la preuve d'un croisement de *spina* et de *spicum*. Il n'en est rien cependant. Le mot *spicum* est innocent du *-k* d'*espink*. *Spina* n'est pas coupable non plus. Ce *-k* est un pur fantôme.
> Avec cette épine dans le pied, la théorie qui représente *espink* comme le produit de la contamination de *spicum* et de *spina*, ne cheminera pas sans encombre, et elle achoppera ailleurs encore” (Millardet 1923, p. 38–39).

fois de faits historiques, géographiques et linguistiques, un des ouvrages où la question de la nature et de la raison d'être des limites dialectales est le mieux étudiée, on peut suivre d'assez près dans le détail et preuves en main l'influence des substrats sur l'idiome. La prédominance de l'élément germanique au Nord, de l'élément roman à l'Ouest, enfin le mélange plus intime des deux fonds au Sud, expliquent la répartition dialectale dont il subsiste des traces à l'époque actuelle, plus nette en tre le wallon et le champenois, qu'entre le champenois et le lorrain”. Voir aussi Millardet 1923, p. 203–208, 224–227.

> „Ce n'est pas en un jour que se fait la science. La vérité, aussi bien générale que particulière, n'est pas telle qu'elle puisse sortir tout armée de la tête de Jupiter. 'Toujours plus près de la vérité', telle est la formule vraiment scientifique d'Herbert Spencer.
> La pire folie serait de croire qu'un sentier unique mène par enchantement au temple de la déesse, et surtout qu'on n'atteindra ce temple qu'en évitant de parti pris tout tronçon de voie déjà frayée" (Millardet 1923, p. 69).

> „Le putois germanique a bien pu venir saccager les poulaillers des chanoinesses de Remiremont, puisqu'il a poussé un raid jusque chez Gaston Phébus, vicomte de Béarn, et chez son voisin, le vicomte de Tartas. Dans ces pays de gibier, patrimoine de l'auteur supposé des ... *Deduiz de la chasse des bestes sauvaiges* ..., il a sans doute laissé son nom, égaré peut-être par là avec quelque cravate de fourrure" (Millardet 1923, p. 241)[11].

Il ne s'agira pas ici de reprendre ni les arguments ni les exemples développés par Millardet. Il ne s'agira pas non plus de faire l'analyse rétrospective de la controverse qui s'est engagée entre Adolphe Terracher et Millardet (voir BSLP, XXIV, 1923, p. 259–350; RLaR, LXII, 1923–24, p. 377–422), un sujet qui mérite une étude à part. Nous nous attacherons, par contre, à mettre en relief les principes de base et les apports méthodologiques de l'auteur, proposant donc en quelque sorte une lecture „transversale" de son ouvrage.

Notons au préalable que l'auteur remercie, au début de son ouvrage, deux linguistes de renom: Antoine Meillet et Maurice Grammont.

> „M. Antoine Meillet, professeur au Collège de France, toujours prêt à encourager les linguistes et à les faire profiter d'une science aussi étendue que sûre, a bien voulu lire en manuscrit une bonne partie du présent travail et me communiquer de précieuses remarques. Je lui dois plus d'une rectification ou amélioration et enfin les subsides que, sur son rapport, la Caisse des recherches scientifiques m'a accordés pour la publication de ce volume.
> M. Maurice Grammont, en acceptant ce livre dans la Collection des ouvrages parus sous les auspices de la Société des Langues romanes, m'en a grandement facilité l'impression. Il me serait difficile de dire combien je suis redevable à cet éminent collègue et excellent ami, dont j'ai pu, depuis dix ans, au cours de nos fréquents entretiens, apprécier la profonde originalité et la sagace pénétration" (Millardet 1923, verso de la page de titre).

Si la mention de Grammont, collègue de Millardet à Montpellier, n'a guère de quoi nous étonner, celle de Meillet est un peu plus problématique. D'une part, Millardet ne fut pas élève de Meillet et, d'autre part, celui-ci avait publié un compte rendu très positif, mais non sans critiques des thèses de 1910 (Meillet

[11] Ce dernier passage concerne le travail d'Oscar Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales* (Paris, 1917).

1909–1910)[12]. Il est vrai que dans l'ouvrage de 1923 Meillet est cité le plus souvent avec approbation, mais il y a aussi des passages critiques (Millardet 1923, p. 3). En tout cas, la mention de Meillet a dû troubler certains lecteurs ... On notera que Terracher, la principale cible des attaques de Millardet, s'engagera dans une correspondance avec Meillet pour prouver sa raison[13].

Mais la mention de Meillet, en préambule de l'ouvrage, se comprend déjà mieux quand on examine le **premier** principe de base de Millardet: devant les prétentions de Gilliéron et son école, proclamant l'auto-suffisance d'une étude en synchronie (même si la géographie vise à révéler des couches géologiques), il s'agit de montrer que la linguistique, en tant qu'analyse (et explication) d'une réalité, d'une matière concrète[14], ne saurait ne pas être comparative (historico-comparative). Tout au long de son ouvrage, Millardet insiste sur la nécessité d'une approche comparative.

> „C'est l'histoire, c'est la comparaison, et non point la géographie qui nous mettent sur la voie de l'interprétation" (Millardet 1923, p. 68).

> „Le passage d'une „série dominante" à une autre, par voie de substitution et non par voie d'évolution phonétique directe, est donc un fait dont la possibilité est reconnue aussi bien par les purs comparatistes que par les géographes. L'interprétation que propose M. Attilio Levi est fondée tout entière sur l'emploi de la méthode traditionnelle de comparaison" (Millardet 1923, p. 195–196)[15].

Cette défense du „comparatisme traditionnel" est dirigée contre ceux que Millardet appelle (par une inversion d'une désignation utilisée par Gilliéron[16]) les „romanistes nouveau jeu" (Millardet 1923, p. 56), ceux qui fondent leur espoir sur l'emploi de la méthode géographique.

Le dialectologue qu'est Millardet reconnaît l'importance de la dialectologie, qui apporte de nombreux faits, situés avec précision dans l'espace linguistique et recueillis à l'instantané[17]. Il reconnaît aussi l'apport méthodologique de la dialectologie, qui réside dans deux principes, dont le premier est nouveau. Ces deux principes sont:

(a) la configuration géographique des aires linguistiques: ce principe est basé sur l'idée que

> „la répartition des mots, des formes, etc. qui expriment une idée donnée dans un domaine géographique donné, peut retracer, de manière éloquente pour qui sait

---

[12] Sur la position de Meillet par rapport à la géographie linguistique, voir Swiggers 1996.

[13] Nous publierons cette correspondance dans une étude séparée.

[14] „La linguistique ne s'attache à connaître ni la pensée prise en elle-même, ni les modes de la pensée; la linguistique n'est pas la psychologie; elle n'est pas la logique. Certaine école à l'heure actuelle oublie trop facilement cette vérité (v. chap. XIV). La linguistique est essentiellement la science des mots, des phrases, de tout le matériel concret du langage considéré dans ses rapports avec la pensée à exprimer" (Millardet 1923, p. 119).

[15] Cette citation est extraite d'un passage qui concerne l'évolution des consonnes vélaires devant voyelles palatales en piémontais, phénomène étudié par A. Levi (1918).

[16] Voir Gilliéron 1919.

[17] Voir Millardet 1923, p. 102–104, 107–109, 279.

regarder, la naissance, les vicissitudes, l'histoire enfin de ces formes, de ces mots, etc." (p. 44–45 et suiv.; les exemples analysés par Millardet sont les noms gallo-romans de l'„abeille" et la désignation du „rossignol" dans la région des Landes).

(b) la superposition des aires: selon ce principe, si deux faits A et B s'observent sur tous les points de la même région, si les limites géographiques de l'un coïncident avec les limites de l'autre, il faut admettre que le fait A est conditionné par le fait B et réciproquement.

Toutefois, Millardet formule deux observations méthodologiques à propos de ce principe:

(a) le principe de la superposition des aires est en fait un principe de la grammaire comparative:

> „À le considérer avec attention, on s'aperçoit qu'il dérive directement du critérium traditionnel employé de tout temps par la méthode comparative. Le principe de configuration des aires est véritablement original en ce qu'il ne fait intervenir aucune comparaison. Un seul fait linguistique est en jeu, et la répartition de ce fait dans l'espace est éloquente par elle-même. Au contraire la méthode de superposition comporte toujours la confrontation de deux faits au moins. Il est vrai que ce qui est comparé, ce ne sont pas essentiellement les faits eux-mêmes, comme cela se produit dans le comparatisme classique, mais bien la répartition géographique de ces faits" (Millardet 1923, p. 51–52).

(b) ces deux principes doivent être suppléés par une analyse des évolutions phonétiques (cf. Millardet 1923, p. 49: „le principe de superposition géographique atteste la dépendance du fait lexicologique à l'égard du fait phonétique"[18]; voir aussi Millardet 1923, p. 207, où l'auteur retrace le cours de certaines évolutions phonétiques, avec application aux parlers des Ardennes et des Vosges).

La géographie linguistique ne saurait donc prétendre à renverser et à remplacer le comparatisme traditionnel: dans sa fixation statique[19], la géographie linguistique de l'école gilliéronienne n'observe que des „valeurs" et ne reconstitue que des valeurs[20]. Mais l'histoire même des composantes du paysage dialectal échappe à cet examen. C'est cette critique que Millardet formule en recourant à l'image saussurienne du jeu d'échecs:

> „Logique avec lui-même, en bon amateur d'échecs, M. Gilliéron ne voit que la partie qui se joue. Il n'a cure ni de l'origine, ni de la nature intrinsèque, ni de l'histoire de

[18] Millardet s'appuie ici sur l'exemple de la persistance (ou disparition) de lat. MULGERE „traire" dans la Gaule romane.

[19] Même dans sa phase géologique, la géographie linguistique reste statique.

[20] Cf. Millardet 1923, p. 66: „On nous donne bien une étymologie de *op*; et cette étymologie, on la fonde sur la phonétique. Mais, c'est là besogne accessoire aux yeux du géographe, qui met toute son application à débrouiller la généalogie des formes ayant servi à l'expression de telle ou telle idée, mais qui s'occupe fort peu du matériel de la langue. Ce sont les *valeurs* qui l'intéressent, et il met tout son soin à suivre les migrations de ces valeurs dans l'espace et à reconstituer d'après les vestiges laissés sur le terrain, l'ordre de leur succession dans le temps".

> chaque pièce considérée à part. Ni le bizarre *hazań*, ni *bégey*, ni *gaḻ*, ni *lé op* ne l'arrêtent bien longtemps. S'ils l'arrêtent, c'est dans la mesure où il est nécessaire d'expliquer comment chacun d'entre eux se comporte à l'égard de l'ensemble. Individuellement ils ne l'intéressent pas.
> La destinée curieuse de ce mot grec *phasianos*, emprunté par le latin, maintenu en gascon sous une forme qui paraît populaire, le laisse indifférent. Quelle est la valeur primitive de l'image contenue dans *bégey* < *vicarium* „coq" ? Est-ce l'écho d'une satire anticléricale, nous reportant à l'inspiration des fabliaux ? Ou bien le „coq" est-il le „vice-roi" du poulailler, ou bien autre chose encore ? Dans quel milieu social a pu se développer tout d'abord le sens nouveau ? Le mot est-il savant ou héréditaire ? Tous ces points sont à peine mentionnés" (Millardet 1923, p. 65–66).

Ce qui fait donc défaut à cette géographie linguistique, à ce romanisme nouveau jeu, c'est une perspective en profondeur historique. Cette profondeur historique en est une qui est linguistique et sociale (= socio-économique et institutionnelle) à la fois. Millardet (dé)montre, à de multiples endroits, la nécessité de récupérer cette profondeur, en insistant

(a) sur la nécessité de partir (au moins) du roman commun (ou latin vulgaire, les deux concepts n'étant pas distingués nettement), époque marquée déjà par l'existence de formes variantes et alternantes[21] (Millardet 1923, p. 6–7[22]; sur l'absence d'unité phonétique, lexicale et morphologique, voir Millardet 1923, p. 359, 362 et 401)[23];

(b) sur la nécessité de maintenir la distinction entre mots hérités et mots savants (Millardet 1923, p. 249) et de distinguer les couches d'emprunts (Millardet 1923, p. 236–237, 245)[24];

(c) sur la nécessité d'examiner les causes sociales du changement (Millardet 1923, p. 344[25] et 374) et de replacer l'histoire des langues dans l'histoire des institutions et des sociétés (cf. Millardet 1923, p. 480[26] et 487–488).

---

[21] L'alternance est en corrélation avec un intéressant principe explicatif: celui de la sélection lexicologique (cf. Millardet 1923, p. 415).

[22] Millardet renvoie ici au travail fondateur de Hugo Schuchardt (*Vokalismus des Vulgärlateins*, 1866–1868); sur ce travail, voir Swiggers 2000. Voir aussi Millardet 1923, p. 362: „Mais c'est en invoquant cette même biologie, que nous revendiquons pour le roman commun lui-même une certaine variété de vocabulaire. Pourquoi *apis* et *apicula* n'auraient-ils pas existé en roman commun, comme *ape* et *pecchia* en italien moderne ? Et de même *vetus* et *vetulus*, comme ital. *vieto* et *vecchio*. M. Américo Castro me signale l'existence à Madrid, à l'époque actuelle, d'une bonne demi-douzaine de mots désignant la voiture de place. Il n'y avait peut-être pas de fiacres à Rome; mais combien y roulait-il de termes dans le sens de „voiture" ?".

[23] À plusieurs reprises, Millardet montre la nécessité de remonter au latin; cf. Millardet 1923, p. 75, 79 et 228.

[24] Millardet (s'appuyant sur le travail de Goldschmidt, *Zur Kritik der altgermanischen Elemente in Spanischen* [1887], et sur des articles de Pogatscher et de Baist) démontre l'existence de deux séries d'emprunts faits par l'espagnol au germanique (une série d'emprunts faits à l'époque des Suèves, des Vandales et des Wisigoths, les autres emprunts datant des XIe–XIIIe siècles).

[25] „La naissance dans une agglomération humaine de nouveaux groupements d'intérêts et de relations, sinon de nouvelles classes sociales, entraîne presque fatalement des créations lexicologiques et des glissements sémantiques".

[26] Millardet renvoie ici à des travaux de Hugo Schuchardt, de Ramón Menéndez Pidal (sur la frontière, dans la province de Castellón, entre le valencien et l'aragonais) et Heinrich Morf (démonstration de la superposition de la limite ouest du francoprovençal avec les frontières diocésaines).

Nous pouvons maintenant faire le passage à ce qui nous apparaît comme le **second** principe méthodologique (et épistémologique) de Millardet: il concerne la place à assigner à la géographie linguistique. Pour Millardet, la géographie linguistique est une science auxiliaire, placée en dépendance de la méthode comparative[27].

> „Bien loin donc d'avoir le monopole des vues d'ensemble, bien loin d'être la seule à éclairer le particulier par le général, la géographie doit en ces matières céder le pas à son aînée. La méthode comparative lui est nettement supérieure lorsqu'il s'agit d'établir, dans la catégorie du temps, des courbes prolongées, et de reconstituer des évolutions globales.
> Et, si une conclusion nette se dégage de l'exposé qui précède, c'est que la méthode géographique n'est pas en état de remplacer l'ancienne méthode. Elle n'en est que l'auxiliaire – auxiliaire parfois indispensable, comme on le verra à l'occasion" (Millardet 1923, p. 89).

On aurait tort d'y voir un réflexe réactionnaire, d'un partisan de „l'ancienne doctrine". Millardet, dialectologue de talent, reconnaît les mérites de la dialectologie. Il est d'ailleurs admiratif devant l'*Atlas linguistique de la France*, même s'il signale (après d'autres) que la notation phonétique n'est pas toujours adéquate et que le choix des informateurs aurait pu être opéré avec plus de circonspection. Il note aussi que l'exploitation lexicologique des matériaux par Gilliéron et ses élèves révèle un manque de respect (Millardet 1923, p. 34[28]) pour ce qu'ont fait „les autres [dialectologues]" et qu'elle manifeste aussi de nettes erreurs dans l'interprétation de la réalité qui se cache derrière la langue (Millardet 1923, p. 382–383, à propos du mot [*briuléte*], gascon *brioulette* „violette", interprété par Gilliéron comme un diminutif „avrillette", d'*avril*)[29].

On constate donc que si, d'une part, Millardet souligne le grand mérite de Gilliéron[30] – celui d'avoir posé le „problème sémantique et lexicologique"

---

[27] Sur la méthode comparative, voir Millardet 1923, p. 13–14.

[28] Millardet rappelle à ce propos l'existence d'enquêtes conduites „par des dialectologues éprouvés".

[29] „Voilà encore la mathématique sur le tapis! Et certes un géomètre qui vit dans l'abstraction, sera peut-être excusable de méconnaître les faits palpables de la vie courante. Et nous en dirons autant des „romanistes", puisqu'il est entendu qu'ils ne voient pas plus loin que le mur de leurs dictionnaires. Mais comment un lexicologue, qui se targue d'être un grand réaliste, peut-il affirmer que, dans le midi de la Gaule, la violette soit une fleur d'avril ? Comment un géographe peut-il confondre le climat du sud-ouest de la France avec celui de la Scandinavie? Dans mon jardin, j'ai cueilli cette année les premières violettes en décembre et les dernières en mars, terme ultime" (Millardet 1923, p. 382).

[30] „Un des principaux mérites de M. Gilliéron, parmi tous ceux qu'une critique impartiale ne peut manquer de lui reconnaître, est d'avoir tourné l'attention des linguistes vers l'étude méthodique

(Millardet 1923, p. 338) –, il ne manque pas, d'autre part, de formuler à l'égard de Gilliéron et, davantage, à l'égard de ses disciples, un triple reproche:

(a) ces romanistes „nouveau jeu" n'ont pas compris que la géographie linguistique ne fournit que des preuves, et non des explications (les seules „explications" qu'elle donne sont des *explicitations* de données géographiques); en effet, pour Millardet l'explication est historique, jamais statique (logique, configurationnelle, associative).

> „C'est un grand abus de croire que la géographie linguistique, livrée à ses propres moyens, est toujours capable de donner, d'un fait déterminé, une *explication* véritable. Il ne faut pas confondre deux notions que la logique distingue soigneusement: la notion de preuve et celle d'explication.
> La méthode géographique *explique* à l'ordinaire des faits de nature géographique, soit présents soit passés. Elle n'*explique* qu'exceptionnellement les faits d'un autre ordre. Ce qu'elle peut faire – et elle a réussi fréquemment dans cette entreprise – c'est administrer la *preuve* des explications fournies par la méthode comparative.
> Pour avoir méconnu cette distinction entre la preuve et l'explication, certains de nos romanistes du XX^{e} siècle donnent le spectacle amusant de grands inventeurs qui ont découvert des vérités que le commun des hommes connaissait depuis longtemps" (Millardet 1923, p. 64).

(b) trop convaincus de leur originalité écrasante, ils n'ont pas (suffisamment) pris en compte l'appui fourni par l'étude de textes (localisés et localisables): ceux-ci fournissent des indices importants pour une chronologie absolue (là où les linguistes-géographes de l'école de Gilliéron se cantonnent trop facilement dans des spéculations sur la chronologie relative).

> „L'étude critique des chartes est seule capable de nous fournir un renseignement historiquement si précis, indispensable pour la connaissance de la chronologie absolue en matière linguistique. Sans le secours de documents d'archives portant l'indication de l'année où ils ont été rédigés, nous ne pouvons guère obtenir qu'une chronologie relative, qui d'ailleurs n'est pas dépourvue d'intérêt au point de vue paléontologique. Mais l'acte notarial nous permet de dater les faits" (Millardet 1923, p. 17–18)[31].

---

et raisonnée de ces phénomènes et d'avoir voulu expliquer des faits, qui non seulement étaient restés sans explication jusqu'à lui, mais que personne n'avait sérieusement songé à expliquer d'une manière scientifique" (Millardet 1923, p. 338). Sur le positionnement de Millardet, voir son aveu: „N'ayant pas eu le privilège de compter parmi les élèves de M. Gilliéron, tout en ayant largement profité de son expérience et de ses conseils pour l'organisation d'une enquête linguistique dans les Landes, nous n'avons pour notre part subi l'influence de ses travaux que dans la mesure où tout linguiste, curieux d'idées nouvelles et libre de tout dogme, a pu la subir. Nous pensons donc être en assez bonne posture pour essayer en toute indépendance de porter un jugement impartial sur la méthode de la géographie linguistique telle que la conçoit M. Gilliéron, pour marquer l'originalité de cette méthode, pour en déterminer la portée véritable, pour la comparer enfin aux méthodes qu'elle a l'ambition de supplanter" (Millardet 1923, p. 27–28).

[31] Sur la paléontologie, voir Millardet 1923, p. 88–89.

(c) enfin, les linguistes dialectologues de la Gaule romane ont tendance à se replier sur le gallo-roman, fermant les yeux devant des phénomènes pan-romans (remontant au latin vulgaire)[32] ou extra-romans.

Si les nombreuses critiques formulées à l'adresse de Gilliéron, de Terracher et de Bloch, donnent l'impression que Millardet règle parfois des comptes, il nous semble essentiel de corriger une telle lecture: non seulement l'auteur souligne à quelques endroits les mérites de leurs travaux (cf. Millardet 1923, p. 138, 338 et 489), mais il durcit et étend aussi leur conception des patois comme entités vivantes, d'une part dans un sens historique (en l'étendant vers l'étape reconstruite du roman commun), d'autre part par l'application de la notion de „parlers en travail" aux langues littéraires (cf. Millardet 1923, p. 109[33] et 112).

Un **troisième** principe sous-tendant l'ouvrage de Millardet est que l'objet de la linguistique est le changement, comme fait de langue. La conception du changement linguistique chez Millardet implique trois choses. En premier lieu, tout changement linguistique est situé/peut être situé dans le temps. C'est donc l'histoire qui „explique" le changement. Notons que pour Millardet – à en juger d'après un passage capital de son livre – le changement n'est pas progressif dans le lexique, mais se fait de façon abrupte (Millardet 1923, p. 280). Ensuite, le changement linguistique a une cause intelligente (mais subconsciente); ici, Millardet s'appuie sur la notion de différenciation, élaborée par Meillet (cf. Millardet 1923, p. 286–287, 298[34], 334). Enfin, la théorisation à propos des changements et de leurs causes doit faire la distinction entre **tendance** et **loi** (distinction déjà faite par Vendryes[35], mais Millardet la présente comme la sienne; cf. aussi Sommerfelt 1923[36]). La tendance, qui est à la base de la loi phonétique, correspond au conditionnement global (non contraignant), la loi à la formule impérative de tendances efficientes (cf. Millardet 1923, p. 270–271[37], 274, 278–279[38]).

[32] Voir Millardet 1923, p. 75 et 79.

[33] „Les progrès mêmes que font les langues littéraires au détriment des patois indiquent assez leur vitalité supérieure. Le plus vigoureux de deux lutteurs serait-il donc celui qui a constamment le dessous? N'oublions point que la langue littéraire n'est pas uniquement écrite, mais qu'elle est au moins autant orale. Sous forme de français, d'espagnol ou d'italien – commun, régional ou local – elle vole chaque jour sur toutes les lèvres d'un peuple. Ces prétendues langues „stagnantes" sont bien vivantes, puisqu'elles combattent et puisqu'elles vainquent" (Millardet 1923, p. 109).

[34] Dans ce passage, Millardet oppose la dissimilation (qui se ramène au principe du moindre effort) à la différenciation (force de réaction contre le moindre effort).

[35] Voir Vendryes 1902.

[36] Sur les conceptions de Sommerfelt, voir Swiggers 2006.

[37] „La tendance phonétique est à la base de la loi phonétique. Toute loi est l'expression d'une tendance. Mais une tendance n'aboutit pas forcément à une loi [...]. Celle-ci [= la loi phonétique proprement dite] est l'expression d'un rapport constant, d'une concordance obligatoire entre deux états de la même langue chronologiquement différents".

[38] Millardet en profite pour insister sur le fait que les lois phonétiques sont des principes incontournables pour la linguistique historique; cf. Millardet 1923, p. 178: „[...] quand on se propose de renverser une notion aussi solidement assise que celle de la tradition phonétique et de la régularité des lois phonétiques, base même de toute la linguistique, on ne saurait appuyer ses conclusions sur une enquête trop approfondie".

Voir aussi Millardet (1910a, p. 219–221).

Un **quatrième** principe de Millardet est la primauté de la phonétique. Pour Millardet,

> „la phonétique est la base fondamentale sur laquelle repose tout l'édifice d'une langue, [et] l'étude des conditions dans lesquelles s'introduisent les innovations et se continuent les traditions phonétiques, est le point de départ nécessaire de toute spéculation sur la sémantique et la lexicologie, sur la toponymie et l'onomastique, branches spéciales de la lexicologie, sur la morphologie, sur la syntaxe" (Millardet 1923, p. 120; cf. p. 199).

Le poids de la phonétique (cf. Millardet 1923, p. 146 et 153) dans l'édifice comparatiste[39] et géographique[40] est décisif, et Millardet prend soin de mettre en relief l'apport d'un expérimentateur, l'abbé Jean-Pierre Rousselot (Millardet 1923, p. 20 et 25) et celui d'un théoricien, Ferdinand de Saussure. C'est la théorie de la syllabation de Saussure (Millardet 1923, p. 301 et suiv.) qui permet à Millardet d'expliquer un grand nombre de changements linguistiques[41].

Le **cinquième** principe, qui englobe l'ensemble, concerne la définition de la linguistique.

D'abord, quel type de science la linguistique est-elle ? Pour Millardet, la réponse est nette: la linguistique est une science historique. De même, son objet est nettement identifiable: elle est la science d'un matériau vivant, le fait langagier (et non la pensée, ni la structure de la société)[42].

La linguistique est une science, parce qu'elle vise ce qui est général[43] (il n'y a de science que du général[44]); or, pour réaliser cette exigence, le romaniste doit

[39] Voir Millardet 1923, p. 21: „La précision des renseignements fournis par la phonétique expérimentale sur une langue donnée permet de porter à son plus haut point de perfection la méthode comparative. La connaissance exacte de la statique de plusieurs parlers est la meilleure base sur laquelle on puisse asseoir, par le moyen de la comparaison, une bonne théorie de la dynamique. Parfois même, en dehors de la confrontation de parlers différents, la comparaison des variantes successives obtenues dans un même parler où certains faits sont en voie d'évolution, est des plus instructives, lorsqu'il s'agit d'établir les lois et de définir les procès des changements phonétiques".

[40] Cf. Millardet 1923, p. 279–282.

[41] Millardet se sert du principe de distinction des écarts minima et des écarts maxima pour expliquer des phénomènes comme la diphtongaison romane, le passage de *f* initial à *h* en espagnol et en gascon, et l'évolution de *ei* > *oi* en français.

[42] Millardet se distancie ainsi de la linguistique (trop psychologisante) de Brunot (cf. Millardet 1923, p. 430–448 et 456–463) et de l'approche sociologique de Terracher (cf. Millardet 1923, p. 479–491).

[43] Cf. Millardet 1923, p. 119: „La linguistique ne s'attache à connaître ni la pensée prise en elle-même, ni les modes de la pensée; la linguistique n'est pas la psychologie; elle n'est pas la logique. Certaine école à l'heure actuelle oublie trop facilement cette vérité [...]. La linguistique est essentiellement la science des mots, des phrases, de tout le matériel concret du langage considéré dans ses rapports avec la pensée à exprimer".

[44] Ce principe sous-tend l'œuvre entière de Maurice Grammont; sur la linguistique de Grammont, voir Fryba-Réber 1999.

sortir du cadre gallo-roman et roman[45], et doit tenir compte de processus qui s'observent dans d'autres familles de langues (par exemple la famille finno-ougrienne).

> „Les romanistes ont avantage à pousser leurs investigations au delà même du latin" (Millardet 1923, p. 84).

Enfin, la linguistique est une science qui a de fortes attaches avec des sciences connexes. Dans la dernière partie de son ouvrage, Millardet en mentionne trois:

(1) la connexion avec l'histoire littéraire[46];

(2) la connexion avec l'histoire: Millardet relève l'importance des mouvances féodales, des divisions ecclésiastiques, le rôle des substrats[47];

(3) la connexion avec la sociologie[48].

Nous avons voulu mettre en évidence ici des principes méthodologiques exposés dans une œuvre dont l'importance n'a pas été suffisamment reconnue[49]. Or cette présentation a quelque peu refoulé ce qui est peut-être le trait le plus important, à savoir la triple inscription de cette œuvre dans une expérience de provençaliste (de gasconisant)[50] et dans une vie de savant vouée à l'étude de patois et à l'étude de textes, dans une étape du romanisme marquée par le conflit entre l'attachement à un passé fondateur[51] et l'appel de préoccupations modernisantes, enfin dans un contexte professionnel, où la situation changeante des patois et les changements de structures universitaires ou d'institutions de recherche obligeait les philologues à se profiler et à s'opposer.

[45] Millardet (1923, p. 85) fait observer à juste titre que certains phénomènes ne peuvent être compris qu'en envisageant la longue durée (par ex. de l'indo-européen aux langues romanes); il s'appuie e.a. sur l'autorité de Meillet 1921, p. 10.

[46] Voir Millardet 1923, p. 467–470; l'auteur illustre cette connexion à l'appui d'un exemple concret, la désignation franco-italienne *dur bec* (d'origine piémontaise ou émilienne) pour le „verdier".

[47] Cf. Millardet 1923, p. 470, 475, 477. Millardet y renvoie aux travaux de Louis Gauchat, de Joseph Huber, de Hugo Schuchardt, de Heinrich Morf, d'Antoni Griera, de Viggo Brøndal et de Charles Bruneau. À la p. 474, on relèvera le renvoi explicite à la théorie d'Antoine Meillet à propos des deux tendances générales s'exerçant dans l'histoire des langues, l'unification et la différenciation (cf. Meillet 1911).

[48] Voir Millardet 1923, p. 488 et suiv.: „Les rapports de la sociologie et de la linguistique ne sont pas moins intimes. S'il est une vérité qui a été bien mise en lumière par M. Meillet et par son école, c'est que le langage est un fait social et que les phénomènes d'ordre linguistique, tant dans la diachronie que dans la synchronie, s'expliquent en principe par des faits sociaux".

Millardet (1923, p. 490–492) ne manque pourtant pas de relever l'insuffisance des travaux de Terracher (surtout Terracher 1914 et l'*Atlas* qui accompagne cette étude).

[49] Toutefois, Jules Ronjat, dans son compte rendu (très intéressant) de Millardet (1923), a pu apprécier l'ouvrage à sa juste valeur (cf. Ronjat 1925–1926); pour une critique (peu approfondie) de l'ouvrage de Millardet, voir Maccarrone 1930, p. 20–23.

[50] Voir les renvois à des données occitanes dans Millardet 1923, p. 70, 96, 115, etc.

[51] Millardet (1923, p. 4–5) souligne la dette des romanistes à l'égard de l'œuvre de Friedrich Diez et de Wilhelm Meyer-Lübke.

RÉFÉRENCES

[Anonyme] 1953 = [Anonyme], *In memoriam Georges Millardet*, in RLaR, LXXI, 1951–53, p. 309–310 [article signé „RLR"].

Anglade, Millardet 1918 = Joseph Anglade, Georges Millardet, [correspondance], in RLaR, LX, 1918, p. 198–200.

BSLP = „Bulletin de la Société de Linguistique de Paris".

Dauzat 1953 = Albert Dauzat, *Georges Millardet*, in „Le français moderne", XXI, 1953, p. 245.

Fryba-Réber 1999 = Anne-Marguerite Fryba-Réber, *Maurice Grammont (1866–1946) et l'école française de linguistique*, in „Cahiers Ferdinand de Saussure", LII, 1999, p. 139–153.

Gilliéron 1919 = Jules Gilliéron, *La faillite de l'étymologie phonétique*, Neuveville, 1919.

Iordan, Orr 1937 = Iorgu Iordan, John Orr, *An Introduction to Romance Linguistics, its Schools and Scholars*, London, 1937.

Levi 1918 = Attilio Levi, *Le palatali piemontesi*, Torino, 1918.

Maccarrone 1930 = Nunzio Maccarrone, *Principi e metodi nella linguistica storica*, in RLR, VI, 1930, p. 1–30.

Meillet 1909–1910 = Antoine Meillet, compte rendu de Millardet 1910a, b, c, in BSLP, XVI, 1909–1910, p. CCCXXVII–CCCXXXII.

Meillet 1911 = Antoine Meillet, *Différenciation et unification dans les langues*, in „Scientia", IX, 1911, p. 402–419. [Repris dans Meillet 1921, p. 110–129]

Meillet 1921 = Antoine Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale* [vol. I], Paris, 1921.

Millardet 1909 = Georges Millardet, *Le domaine gascon: compte rendu rétrospectif jusqu'en 1907*, in „Revue de dialectologie romane", I, 1909, p. 122–156.

Millardet 1909–1910 = Georges Millardet, compte rendu de E. Levy, *Petit dictionnaire provençal-français* (Heidelberg, 1909), in BSLP, XVI, 1909–1910, p. CCCXXXV–CCCXXXVI.

Millardet 1910a = Georges Millardet, *Études de dialectologie landaise. Le développement des phonèmes additionnels*, Toulouse, 1910.

Millardet 1910b = Georges Millardet, *Petit atlas linguistique d'une région des Landes. Contribution à la dialectologie gasconne*, Paris – Toulouse, 1910.

Millardet 1910c = Georges Millardet, *Recueil de textes des anciens dialectes landais*, Paris, 1910.

Millardet 1912 = Georges Millardet, *Insertions de consonnes en suédois moderne*, Paris, 1912.

Millardet 1914 = Georges Millardet, *À propos de provençal* ***dins***, in RLaR, LVII, 1914, p. 189–203.

Millardet 1918a = Georges Millardet, *Le parler de Labouheyre et les lois phonétiques*, in RLaR, LX, 1918, p. 73–96.

Millardet 1918b = Georges Millardet, *Inedita ... jam diu edita*, in RLaR, LX, 1918, p. 97–98.

Millardet 1918c = Georges Millardet, *Gascon* ***craste*** *'fossé'*, in RLaR, LX, 1918, p. 137–152.

Millardet 1923 = Georges Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes: Problèmes et méthodes*, Montpellier – Paris, 1923.

Millardet 1925 = Georges Millardet, *Études siciliennes. Recherches expérimentales et historiques sur les articulations linguales en sicilien*, in *Homenaje ofrecido a Ramón Menéndez Pidal*, vol. I, Madrid, 1925, p. 713–757.

Millardet 1933 = Georges Millardet, *Sur un ancien substrat commun à la Sicile, la Corse et la Sardaigne*, in RLR, IX, 1933, p. 346–369.

Millardet 1940–1945 = Georges Millardet, *Nécrologie d'Édouard Bourciez*, in RLaR, LIX, 1940–45, p. 309–315. [Texte signé 1947]

Millardet 1948 = Georges Millardet, *Glanures de philologie hispanique*, in RLaR, LXX, 1948, p. 5–16.

Millardet 1950 = Georges Millardet, ***Quejar*** *et* ***echar***, in RLR, XVII, 1950, p. 76–79.

Pop 1950 = Sever Pop, *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*, I. *Dialectologie romane*, Louvain – Gembloux, 1950.

RLR = „Revue de linguistique romane".

RLaR = „Revue des langues romanes".

Ronjat 1925–1926 = Jules Ronjat, compte rendu de Millardet 1923, in RLaR, LXIII, 1925–1926, p. 152–158.

Sommerfelt 1923 = Alf Sommerfelt, *Note sur les changements phonétiques*, in BSLP, XXIV, 1923, p. 138–141.

Swiggers 1996 = Pierre Swiggers, *L'intégration de la géographie linguistique à la linguistique générale chez Antoine Meillet*, in „Incontri Linguistici", XIX, 1996, p. 19–29.

Swiggers 1998 = Pierre Swiggers, *La géographie linguistique de Jules Gilliéron: Aux racines du changement linguistique*, in „Cahiers Ferdinand de Saussure", LXI, 1998, p. 113–132.

Swiggers 2000 = Pierre Swiggers, *La canonisation d'un franc-tireur: le cas de Hugo Schuchardt*, in W. Dahmen *et al*. (éds), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*, Tübingen, 2000, p. 269–304.

Swiggers 2006 = Pierre Swiggers, *Alf Sommerfelt: l'enjeu sociologique de la linguistique diachronique*, in R. Bombi *et al*. (éds), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, vol. III, Alessandria, 2006, p. 1687–1696.

Terracher 1914 = Adolphe Terracher, *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-est de l'Angoumois (1800–1900)*, Paris, 1914.

Vendryes 1902 = Joseph Vendryes, *Réflexions sur les lois phonétiques*, in *Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet*, Paris, 1902, p. 115–131.

ROMANCE LINGUISTICS AND DIALECTOLOGY. THE GEORGES MILLARDET'S CONTRIBUTION (*Abstract*)

This contribution offers an analysis of the theoretical and methodological conceptions of the French linguist and dialectologist Georges Millardet (1876–1953), as these can be extracted from his main work, *Linguistique et dialectologie romanes* (1923). This work constitutes a critical, but very constructive reaction to the approach of Jules Gilliéron and his followers in dialectology, in linguistic geography and geology, in semantics and in etymology. After a brief sketch of the life and work of Millardet, this contribution proposes an analysis of the principles underlying his 1923 work, viz. (a) the hierarchically dominant position of historical-comparative linguistics; (b) the auxiliary rôle of linguistic geography with respect to the comparative method; (c) the statement that the central object of linguistics is linguistic change; (d) the primacy of phonetics in the study of linguistic data; (e) the definition of linguistics as a socio-historical and crucially interdisciplinary science.

Centre International de Dialectologie Générale
Faculté de Lettres, K. U. Leuven (pb 3308)
Blijde Inkomststraat 21
B-3000 Leuven
Belgique